

Prologue

J'ai rencontré Gabrielle un dimanche matin glacial de décembre, au pied de la tour Jean-sans-Peur à Paris. Je crois me souvenir qu'elle était assise en tailleur à même le trottoir, entre la vitrine d'une parfumerie et la grille en fer forgé des vestiges du palais des ducs de Bourgogne. Il ne devait pas être plus de six heures du matin et le jour n'était pas encore levé sur le quartier des Halles. Une sorte de neige fondue mêlée de givre recouvrait le macadam d'une pellicule que l'obscurité n'empêchait pas de scintiller. Attention, terrain glissant ! Les flocons, furtivement illuminés par le halo blafard des réverbères ou piégés par le cône de lumière bleutée d'une paire de phares, tombaient en rafales irrégulières et cinglantes. Le peu de passants, emmitouflés dans d'épais manteaux, courbaient l'échine comme s'ils étaient accablés par un invisible fardeau qui leur meurtrissait les épaules. Le ciel, dépourvu d'étoiles, était si noir qu'on était incapable de soupçonner sa présence au-dessus de nos têtes. Le visage de Gabrielle était tourné vers le sol si bien que, l'obscurité aidant, j'avais, tout d'abord, été incapable de voir s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme. À vrai dire, cette loque étendue sur le pavé parisien était bien le cadet de mes soucis. Je remarquai tout juste qu'elle portait un jean déchiré et un vieux blouson de ski élimé aux coudes. C'est à peu près tout ce dont je me souviens de cette première rencontre.

Quelques conversations futiles entretenues par des voix fatiguées s'échappaient du bistrot d'en face et un camion poubelle passa bruyamment avant de disparaître dans la rue Montorgueil. Lorsqu'un groupe de couche-tard me dépassa sans se soucier de ma présence ni de celle, bien plus énigmatique à mes yeux, de Gabrielle, le reflet vert de la benne à ordures réapparut un court instant au travers d'un résidu brumeux dont je ne sus s'il provenait d'un phénomène de condensation matinale ou d'émanations en provenance des bouches d'égouts. Paris sortait à peine de sa léthargie et la boulangerie qui faisait le coin de la rue de Turbigo se mit à répandre dans l'air ses enivrantes fragrances pâtisseries.

Parvenu à hauteur de ce que je croyais n'être qu'une pauvre cloche comme on en croisait des dizaines dans la capitale, je pris garde de calculer ma trajectoire avec soin. L'odeur et la poisse qui émanaient d'habitude de ces gens m'avaient toujours incommodé. Je ne pus, cependant, interdire à mon regard inquisiteur de toiser sordidement cette âme que j'imaginai, à tort, imbibée d'alcool, de crasse, de poux et de tous les maux les moins enviés. De longs cheveux blonds, sales et hirsutes pendaient mollement de part et d'autre de deux joues bleuies par le froid ou par une quelconque maladie de peau. La tête inclinée vers l'avant, immobile, Gabrielle semblait dormir. Un instant, je la crus même morte ou pour le moins plongée dans cette sorte d'engourdissement qui finit par gagner les membres et le cerveau à force d'avoir froid. J'envisageai, un instant, appeler le SAMU social, puis j'oubliai

cette idée aussi vite qu'elle était apparue. Je n'avais pas de temps à perdre : je devais aller me coucher. Sur ma gauche, la lune était sur le point de disparaître derrière une cheminée d'où sortait une rassurante fumée grisâtre. Un chat de gouttière traversa nonchalamment le pavé alors que les seules voix audibles étaient celles provenant des conversations bruyantes d'un groupe de jeunes qui traînait sa peine dans le quartier. Sans avoir pu ni même désiré me forger la moindre certitude, je jugeai sévèrement la scène que je venais de croiser. Mon esprit éthéré par les frimas et la fatigue décida d'effacer de ma mémoire cette vision aussi rapidement que j'avais pu oublier toutes les images peu ragoûtantes qui impressionnaient quotidiennement mes rétines de citadin.

À peine une poignée de secondes s'était écoulée lorsque j'entendis une voix chuchoter derrière mon dos. J'étais pourtant persuadé que personne ne me suivait.

– Vous auriez pas un ou deux euros ?

Surpris autant que las, je ne répondis pas. En réalité, il me fallut un peu de temps pour réaliser que ces mots ne provenaient pas d'outre-tombe. Je fis volte-face. L'individu avait relevé la tête. Je me trouvais à plus de dix mètres, mais il me sembla reconnaître des traits féminins. Un instant plus tard, deux phares mal réglés confirmèrent cette première impression.

– Vous avez bien une pièce oui ou non ? insista-t-elle.

Sa voix s'était faite plus douce, presque implorante.

– Je n'ai rien, répondis-je l'air contrit.

Je rebroussai chemin dans sa direction, à contrecœur. Même si son allure et ses traits tirés m'empêchaient de lui donner un âge, il me parut indiscutable que j'avais affaire à une jeune femme. Qu'avait-il pu se passer dans sa vie pour qu'elle en arrive là ? Peut-être désirait-elle être secourue ou, tout simplement, parler ? J'attendis quelques secondes puis, constatant que la désœuvrée n'avait rien de mieux à me dire, je repris ma route en direction du Forum des Halles. Pour quelques instants encore, mon corps n'avait qu'une idée en tête : s'assoupir dans la première rame de RER qui prendrait la direction de Marne-la-Vallée en attendant qu'une voix synthétique annonce ma destination. Mais c'était sans compter sur l'enchaînement de faits qui me contraignit finalement à m'intéresser de plus près à la jeune femme qui se trouvait là. Je venais de dépasser la boutique de l'opticien qui occupait l'angle de la rue Française lorsqu'elle ouvrit, de nouveau, la bouche.

– *Mibi mundus est.*

Sa voix, claire et forte, semblait s'être métamorphosée, mais je décidai néanmoins de passer mon chemin et d'oublier cette péripétie dans la seconde. Tout ceci avait déjà trop duré. Je m'apprêtais à obliquer rue Montorgueil lorsque le petit groupe de jeunes s'arrêta à son niveau. Comme tout un chacun, je détestais ce genre de situation. Mon esprit chercha immédiatement à occulter la scène tout autant que les conséquences qui pouvaient en découler si cela se passait mal. J'invoquai le ciel pour savoir qui avait pu décider de me faire passer là à cet instant précis. À deux

minutes près, ma vie n'aurait pas basculé. À cet instant, j'aurais tout donné pour me trouver ailleurs, mais j'étais là et je n'y pouvais rien. J'entendais plus que j'écoutais des voix de jeunes hommes tour à tour haranguant Gabrielle en ricanant. C'était comme s'ils s'étaient trouvé un nouveau jouet, un animal errant à exciter, un ballon de football à faire tourner. J'exécrais vraiment ce genre de situation mais mon éducation, ma conscience, mon sens civique – appelez cela comme vous voudrez – me dictait d'intervenir.

À partir du moment où je pris la décision de rebrousser chemin, tout se passa très vite. Le groupe, couard comme c'est toujours le cas, disparut avant que j'aie le temps de couvrir la quinzaine de mètres qui me séparait de la scène.

Les choses auraient pu si mal tourner !

Je me retrouvai finalement face à une jeune femme, toujours assise en tailleur, manifestement peu consciente de ce à quoi elle venait d'échapper.

– *Mihi mundus est*, répéta-t-elle en me fixant.

Je me sentais déstabilisé par ce regard perçant qui me scrutait.

– Vous n'êtes pas française ? Polonaise, italienne ?

Profitant d'un moment d'inattention de ma part alors que je m'étais penché pour mieux l'entendre au cas, fort peu probable, où elle déciderait de me remercier pour mon intervention, elle me saisit par le col et m'attira si fort à elle que j'en trébuchai. Le fait de me retrouver par terre à ses côtés, auprès d'elle, dans son univers, acheva de ranimer ma vigilance. Je commençai à me demander ce que cette créature pouvait bien me vouloir. Qu'avais-je fait pour mériter cela ?

– C'est du latin, me cracha-t-elle à la figure.

Étrangement, sa peau ne dégageait pas cette odeur rance si caractéristique des gens qui vivent dans la rue.

– Mes souvenirs d'école sont assez lointains, m'excusai-je.

J'estimai que le petit jeu avait assez duré. J'usai de ma force et tentai de me dégager en lui saisissant, à mon tour, le bras, mais j'avais sous-estimé ses capacités. Elle ne relâcha pas une seule seconde son étreinte. De guerre lasse, je cessai de lutter et décidai d'adopter une tactique plus subtile.

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Quoi ?

– Eh bien, votre citation en latin !

La jeune femme hoqueta. Ma question l'avait prise de court.

– Ce n'est pas une citation, m'invectiva-t-elle, c'est la devise d'un jeune homme de noble lignée né en 1503. Il s'appelait Roland de Dinteville.

– Jamais entendu parler ! rétorquai-je le plus naturellement du monde.

– Pas étonnant, reprit-elle en jetant un regard ravageur derrière son épaule en direction de la tour Jean-sans-Peur. Personne ne le connaît.

Je trouvai cette conversation parfaitement ridicule. La fatigue refit son apparition sous forme de maux de tête. C'est à cet instant qu'elle relâcha finalement son

étreinte. J'aurais pu prendre mes jambes à mon cou et fuir mais – allez savoir pourquoi ? – je n'en fis rien. Peut-être ce coup d'œil jeté sur la tour qui nous servait de décor avait-il réussi à retenir mon attention ? Il faut parfois bien peu de choses pour faire basculer une vie. Peut-être m'étais-je dit que cette jeune femme n'avait rien à voir avec les groupes de marginaux que l'on retrouve habituellement aux Halles ? Peut-être m'intriguait-elle ou me plaisait-elle déjà ?

– Venez, lui ordonnai-je maladroitement dans un accès de charité chrétienne dont j'étais, ordinairement, bien peu coutumier. Je vous offre quelque chose de chaud.

– Je ne suis pas persuadée que mon histoire vous passionne...

– Je n'ai rien à faire de votre histoire, lui répondis-je bêtement pour faire croire à mon abnégation. C'est celle de Roland de Dinteville qui m'intéresse.

– Si vous le dites !

D'autorité, je la saisis par la main et la forçai à se mettre debout. Elle me sourit, soupira. Ses jambes se mirent à flageller. La peau glacée de ses mains était d'une douceur sans commune mesure avec celles que j'avais pu rencontrer jusque-là. Une peau d'ange. Sans la lâcher – déjà, le plaisir de sentir nos mains entrecroisées n'avait pas de prix – je l'attirai en direction du premier café venu. Nous nous installâmes à l'écart de toute autre présence humaine.

– Que voulez-vous boire ? lui demandai-je.

– Un verre de pommard me ferait le plus grand bien.

Il me fut impossible de dissimuler ma surprise. Comment pourrait-elle avaler un verre de vin de si bonne heure ? Un instant, je crus que je m'étais trompé sur son compte ou qu'elle se moquait de moi. Tout compte fait, cette jeune femme n'était, peut-être, qu'une alcoolique, au mieux une mythomane.

– Vous ne préféreriez pas un café ou un bon chocolat chaud ? proposai-je. Ce serait peut-être plus... convenable pour un début de matinée.

– Convenable ? ricana-t-elle. Croyez-moi, mon histoire est tout sauf convenable ! Elle opta finalement pour un double café très serré.

L'inconnue commença par dévorer trois croissants pur beurre. Elle était affamée et me fit penser à un animal blessé ou en fuite. Ensuite, elle me révéla son nom.

– Je m'appelle Gabrielle, Gabrielle Barbara Florence Tizedon.

Quelle drôle d'idée d'énumérer ainsi son état civil alors que nous ne nous connaissions pas depuis une demi-heure !

– Enchanté. Moi, c'est Nicolas.

Elle sourit : mon prénom sembla réveiller quelque vieux souvenir en elle. Un ancien petit ami, songeai-je. J'étais bien loin d'imaginer ce dont il s'agissait véritablement. Comment aurais-je pu savoir ?

– Qu'est-ce que vous faites dans la vie ? lui demandai-je.

– Je travaille pour le musée du Louvre.

Ce qu'elle affirmait me paraissait invraisemblable. Je la dévisageai longuement pour tenter de la sonder, mais c'était peine perdue : elle était insondable.

– Que faites-vous au Louvre ?

De nos jours, ce n'était pas parce qu'on avait un travail que l'on disposait d'un domicile. Au mieux, elle me dirait qu'elle vend des tickets ou des sandwiches et au pire, elle ne répondrait rien. Elle n'allait tout de même pas prétendre être conservateur en chef !

– Je suis maître de conférences au département des Antiquités de la Renaissance italienne.

Comment croire une chose pareille ? Elle me menait en bateau, c'était certain.

– Votre troisième prénom vous y prédestinait ! répondis-je maladroitement.

Elle me jeta un regard ravageur puis avala une gorgée de café. On semblait lui avoir déjà fait cette remarque quelque peu idiote. Racontait-elle la vérité ?

– Mon thème de recherche depuis dix ans concerne une œuvre de Léonard de Vinci : *La Bataille d'Anghiari*. J'ai décroché une bourse de l'UNESCO pour cela.

Si elle disait vrai, cette inconnue me dévoilait une facette de sa personnalité qui me parut soudain terriblement sérieuse, passionnante aussi. Dix ans qu'elle étudiait un tableau, fût-il peint par Léonard de Vinci ! Était-ce possible ? Comment pouvait-on passer autant de temps devant une peinture ? C'était probablement bien plus que le temps passé par l'artiste pour la peindre ! Et quel âge avait-elle donc ? Une partie de moi-même tendait à la croire tandis que l'autre continuait de trouver cette situation parfaitement ridicule et me poussait à la prudence. Instinctivement, je tâtai mon portefeuille à travers mon manteau. Rien n'avait disparu. Du moins, pas encore.

– Il est au Louvre ce tableau ? demandai-je par pure politesse. Je ne m'en souviens pas...

– Non, m'interrompit-elle, personne ne sait vraiment à quoi il ressemble.

C'était le bouquet ! Maintenant, voilà qu'elle prétendait avoir passé les dix plus belles années de sa vie à étudier un tableau imaginaire !

– Je vous avais bien dit que cela ne vous intéresserait pas, constata-t-elle. Je ne vous en veux pas. Vous êtes tous pareils... Dans quoi travaillez-vous ?

– Au contraire ! J'aimerais connaître ce qui vous motive.

Pour la première fois, j'étais sincère. Je rentrais dans son jeu. Elle sembla le comprendre et se détendit. Elle hésita encore quelques instants avant de me faire plonger dans un monde duquel je ne suis toujours pas revenu.

– Seule une petite partie de *La Bataille* a été réalisée, commença-t-elle à expliquer. Et encore, tout a disparu avant 1600.

Je me calai sur ma banquette. Je n'avais soudain plus du tout sommeil. Ses yeux bleus s'étaient mis à pétiller. Les miens ne la quittaient pas.

– Pourquoi n'a-t-il jamais été terminé ?

– Parce que Léonard de Vinci était un personnage qui terminait rarement ses œuvres. À peine avait-il commencé quelque chose qu’il pensait déjà à la suite. Ce qui l’intéressait, ce n’était pas de réaliser les choses, mais de les inventer, les concevoir.

J’avais entendu parler de ce trait de caractère chez le génie toscan. Elle prononça cette dernière phrase avec une telle intensité que je sentis des frissons remonter le long de ma colonne vertébrale. Gabrielle semblait animée par une réelle passion.

– S’il n’a jamais été peint dans sa totalité, continuai-je, comment sait-on à quoi il ressemblait ?

– Parce qu’il reste des témoignages et des dessins du projet. Léonard lui-même l’évoque dans ses carnets. Il en parle même si souvent qu’on a du mal à imaginer qu’il n’en subsiste rien. Les contemporains de Léonard qui ont eu la chance de voir ce qui a été réalisé ont également évoqué *La Bataille* au détour d’une autobiographie ou d’un récit de voyage. Quant aux dessins, il s’agit de copies effectuées sur place par des peintres tels que Rubens. Il y a également les cartons de Léonard...

– Pour une fois que quelqu’un peut m’apprendre des choses intéressantes, rétorquai-je en lui tendant le dernier pain au chocolat. Dites-moi, qu’est-ce que des cartons ?

Elle sourit à nouveau. Gabrielle paraissait revivre. La nourriture semblait lui faire le plus grand bien. Quant à moi, je m’étonnais de m’intéresser à des choses situées aussi loin de mes préoccupations quotidiennes.

– Des cartons... Ce sont des brouillons, des plans si vous préférez. Léonard de Vinci était quelqu’un de très méticuleux, il ne faisait jamais rien à la légère. Il a donc effectué des dizaines d’études et de dessins préparatoires. En fait, il y a deux types de cartons. On retrouve tout d’abord les esquisses et les idées jetées en vrac sur un coin de feuille. Ensuite, il y a les dessins grandeur nature que l’on cloue sur le mur destiné à recevoir l’œuvre définitive. À l’époque de Léonard, on travaillait en décalquant les motifs.

– Je vois...

– Les documents qui subsistent font partie des carnets de Léonard de Vinci ou sont des œuvres à part entière que l’on retrouvait à Paris, Londres, Munich ou New York. Ils représentent des têtes d’hommes, des chevaux ou des drapés.

– Le mythe des carnets de Léonard... J’ai lu dans un magazine que Bill Gates en a acquis un il y a quelques années au cours d’une vente aux enchères. C’est vrai ?

Pouvais-je imaginer que cette question en apparence anodine allait définitivement sceller mon intérêt pour Gabrielle ?

– Absolument, me répondit-elle. C’est celui que l’on appelle le *Codex Hammer* ou *Codex Leicester*. Il est vraiment superbe...

– Vous l’avez vu ?

– Mon patron m’a envoyé l’étudier à Seattle il y a cinq ans.

Me disait-elle la vérité ? Il était impossible de le savoir tellement elle avait prononcé cette dernière phrase avec détachement et naturel. Quoi qu'il en soit, Gabrielle avait réussi à m'intriguer.

– À quoi ça ressemble un carnet de Léonard de Vinci ?

– Celui de Bill Gates a, à peu de choses près, la forme d'un cahier au format A4. Savez-vous que c'est Léonard de Vinci qui a inventé le format A4 ? C'est la seule taille de feuille qui garde les mêmes proportions entre la hauteur et la largeur, quel que soit le nombre de fois où on la plie en deux.

– Je l'ignorais...

– Pour revenir au *Codex Hammer*, il est constitué de trente-six folios sur lesquels on découvre des écrits et des dessins sur le thème de l'eau, de la terre, de la lune et du soleil. Quelques pages évoquent également les fossiles. Les principaux écrits datent vraisemblablement de 1508, mais des ajouts y ont été effectués jusqu'en 1510.

Je devais dire quelque chose.

– Ce doit être impressionnant d'en tenir un entre ses mains...

– Bill Gates est un type sympathique. Un véritable amateur d'art qui se trouve également être un fervent admirateur de Napoléon Ier.

– Napoléon Ier ? Voyez-vous cela !

– Pour étudier ce qui lui appartient, il demande seulement d'avoir une bonne raison et de revêtir une paire de gants. Ce n'est pas la même chose quand on veut accéder aux manuscrits de l'Institut de France, de la bibliothèque nationale de Madrid ou du Victoria & Albert Museum de Londres.

– Parce que vous avez vu d'autres carnets que celui de Bill Gates ?

– Je les ai tous vus, me dit-elle sans pédanterie apparente.

– Vous me faites marcher... rétorquai-je en cherchant à happer la dernière goutte de café qui stagnait au fond de ma tasse.

Mes gestes trahissaient mon excitation.

– Je ne parle que de ceux qui sont officiellement répertoriés, insista-t-elle. J'ai obtenu les autorisations car je pensais pouvoir y trouver des indices qui m'auraient permis de retrouver les cartons de *La Bataille*.

– Et alors ?

– Rien de rien... On ne gagne pas à chaque fois car la logique des gens du XVI^e siècle était bien différente de la nôtre.

– Surtout quand ces gens portent un nom tel que celui de Vinci...

Comment cette jeune femme avait-elle pu échouer sur un trottoir ?

– Vous parliez de dizaines de dessins ?

– Oui. La fresque de Léonard de Vinci devait être gigantesque. Au bas mot vingt mètres sur huit.

Je tentai de rassembler les souvenirs de mes rares visites au musée du Louvre.

– C'est énorme par rapport à la *Joconde* ou à ses autres tableaux... Vous allez aussi me dire que vous avez touché la *Joconde*, je présume ?

– Eh bien non ! Je n'ai jamais pu l'approcher.

Si elle mentait, elle le faisait intelligemment.

– Qui pouvait se payer un tableau tel que *La Bataille d'Anghiari* ?

– Pour être précis, rectifia-t-elle, ce n'est pas un tableau mais une fresque.

– Je suis désolé... Où est la nuance ?

– Une fresque, c'est comme de la peinture à l'eau sur un mur. Les couleurs sont soigneusement préparées et délayées dans de l'eau avant d'être appliquées directement sur une surface plane préalablement recouverte d'un enduit qui doit encore être humide au moment de la composition d'où le terme de fresque qui signifie « dans le frais » en italien. Ainsi, la couleur peut pénétrer et imprégner l'enduit, ce qui assure une meilleure tenue de l'œuvre dans le temps. C'était une technique très employée en Italie à la Renaissance.

– La peinture à l'huile n'existait pas ?

– Si, mais seulement dans les Flandres.

– Je comprends.

En fait, je n'y comprenais pas grand-chose. Je manquais cruellement de repères historiques mais ce que je voulais éviter par-dessus tout, c'était interrompre son élan et, par la même occasion, me retrouver ridicule.

– Lorsque Léonard de Vinci a réalisé *La Bataille d'Anghiari*, reprit-elle, il avait certainement entendu parler de la peinture à l'huile, mais il ne l'a jamais employée. Il a toujours préféré élaborer sa propre méthode. C'est d'ailleurs cela qui l'a conduit à sa perte.

– Comment cela ?

– Il n'était pas satisfait de la technique utilisée pour réaliser les fresques. Il avait constaté qu'à cause de l'humidité et des écarts de température parfois importants entre l'été et l'hiver, le jour et la nuit, ses œuvres commençaient à se détériorer à peine quelques années après leur réalisation. Pour *La Bataille*, il a donc décidé d'améliorer tout ce qui pouvait l'être. Il a cherché de nouveaux enduits pour les murs et a tenté d'accélérer le séchage de la peinture. C'était un expérimentateur, un pionnier. Malheureusement, durant l'été 1505, le feu qu'il avait allumé pour réduire le temps de séchage a endommagé une grande partie de son travail. Quelque temps plus tard, il a été autorisé à quitter Florence pour Milan. Jamais il n'a terminé son œuvre.

– C'est triste, commentai-je en jouant avec ma cuillère à café.

– Michel-Ange ne termina pas non plus sa commande.

– Que vient faire Michel-Ange là-dedans ?

– *La Bataille* était destinée à orner les murs de la nouvelle salle des Cinq Cents du Palazzo Vecchio à Florence. À l'origine, le gonfalonier – le maire si vous préférez – avait commandé deux fresques monumentales qui devaient se faire face. Il y avait

La Bataille d'Anghiari, censée célébrer une victoire des Florentins sur les Milanais en 1440 et *La Bataille de Cascina*, une autre victoire remportée, cette fois-ci, aux dépens de la ville de Pise. La réalisation du premier tableau avait échoué à Léonard et celle du second à Michel-Ange. Les deux hommes se détestaient car ils avaient une conception radicalement opposée de leur travail de peintre et ils ont pris cette commande comme un véritable défi à relever.

– Et alors ?

– Match nul ! Aucune des deux fresques n'a été réalisée dans son intégralité et pas plus l'œuvre de Vinci que celle de Michel-Ange n'a laissé de trace au Palazzo Vecchio.

– Puisque l'on sait où ces tableaux... pardon, ces fresques ont commencé à être peintes, n'existe-t-il pas un moyen de sonder les murs pour voir s'il n'en subsisterait pas une trace ?

– J'ai assisté aux expertises les plus poussées en la matière. Les parois de la salle des Cinq Cents ont été explorées aux rayons X et ultraviolets, mais nous n'avons jamais trouvé le début d'un indice. Vous savez, à cette époque, on n'avait pas la même philosophie que maintenant à propos de la conservation des œuvres d'art. De nos jours, un demi-centimètre carré de toile peint par Picasso ou Van Gogh est mis sous verre, exposé dans un musée ou vendu des millions chez Christie's. À l'époque, toute œuvre non terminée ou détériorée était rapidement remplacée. Il n'y avait guère que Vasari qui respectait les œuvres des autres...

Un silence embarrassé s'immisça entre nous alors que le jour se levait.

– Enfin, lâcha finalement Gabrielle, tout cela, c'était avant...

– Avant quoi ?

– Avant que je ne tombe sur le manuscrit de Roland de Dinteville.

– *Mibi mundus est* ?

– Exactement.

J'étais épuisé, mais je tenais à savoir ce qui avait contraint une jeune femme telle que Gabrielle Tizedon qui avait sillonné le monde entier pour étudier les carnets de Léonard de Vinci, à se muer en épave.

– Qui est Roland de Dinteville ? lui demandai-je. Quel rapport y a-t-il entre cet individu et *La Bataille d'Anghiari* ?

Je n'arrivais pas à comprendre comment un inconnu ayant vécu au XVI^e siècle parvenait à la déstabiliser de la sorte.

– Je vous le dirai si vous m'offrez un bon lit, répondit-elle avec un regard malicieux. Pour le moment, je suis trop fatiguée pour me lancer dans des explications détaillées.

Quelques instants plus tard, nous quittâmes le café. Gabrielle n'avait aucune idée d'où je comptais l'emmener, mais c'était néanmoins elle qui marchait devant. Moi, je me contentais de lui emboîter le pas. Ce serait mon attitude favorite tout le temps où je la côtoierais, c'est-à-dire un peu moins de sept jours.

Deux mois après cet épisode, je me demande toujours ce qui a bien pu retenir mon attention, quel détail m'a poussé à m'intéresser à cette jeune femme. Après tout, l'histoire de l'art au XVI^e siècle ne m'avait jamais véritablement passionné. Elle m'avait, certes, attrapé par la manche, mais j'aurais aisément pu me dégager de son étreinte.

Aujourd'hui, Gabrielle est repartie, j'en suis encore réduit à me poser des questions : qui était-elle vraiment ? Que recherchait-elle ? L'une des raisons de mon obstination à dénouer le fin mot de cette histoire tient probablement à l'incroyable récit qu'elle m'a confié, mais il n'y a pas que cela. Il ne peut pas y avoir que cela entre elle et moi. Du moins, c'est ce que j'ai la faiblesse de croire. Jamais je ne pourrai oublier Gabrielle et c'est en partie pour cette raison que je me suis décidé à publier son histoire. Je le lui dois bien car elle m'a offert les plus beaux jours de ma vie. Mon entreprise fut grandement facilitée par les notes qu'elle abandonna derrière elle, par son ordinateur portable dont je fouillai le moindre sous-dossier. Christophe Barrère, son plus proche collaborateur, m'apporta, également, une aide précieuse. Enfin, il y a les formidables passages, traduits du vieux français par Gabrielle elle-même, qui content l'aventure vécue et écrite par Roland de Dinteville, un descendant présumé du chancelier de Bourgogne Nicolas Rolin, au cours de l'année 1519. Dans les pages qui suivent, j'ai tenté de reconstituer, du mieux que j'ai pu, les destins croisés de Gabrielle Tizedon et Roland de Dinteville. Aujourd'hui encore, personne n'est totalement persuadé de l'authenticité du manuscrit de Pommard, mais, si ce qui y est consigné s'avère, au final, réel – ce dont je ne doute plus, mais mon avis n'a aucune valeur – il s'agit sans conteste de l'un des événements les plus marquants de l'histoire de la Renaissance.

Désormais, c'est à vous de juger.

Achevé à Paris, le 15 mars